

QUINZAINE
DES RÉALISATEURS
Société des réalisateurs de films
CANNES 2014



BILL NIGHY IMELDA STAUNTON DOMINIC WEST PADDY CONSIDINE

ANDREW SCOTT GEORGE MACKAY JOSEPH GILGUN BEN SCHNETZER



PATRÉ, BBC FILMS, PROUD FILMS et BFI présentent avec la participation de CANAL+ et CINE+ une production CALAMITY FILMS BILL NIGHY IMELDA STAUNTON DOMINIC WEST PADDY CONSIDINE ANDREW SCOTT GEORGE MACKAY JOSEPH GILGUN BEN SCHNETZER
"PRIDE" Casting: FIONA WEIR. Costumes et accessoires: NADIA STACEY. Costumes: CHARLOTTE WALTER. Production exécutive: JIM SPENCER. Musique: CHRISTOPHER NIGHTINGALE. Montage: MELANIE ANN OLIVER. Veleux: SIMON BOWLES. Directeur de la photographie: TATY KADCLIFFE.
Producteurs délégués: CAMERON MCCRACKEN CHRISTINE LANGAN JAMES CLAYTON. Producteur: DAVID LIVINGSTONE. Scénario de STEPHEN BELESFORD. Réalisé par MATTHEW WARCHUS



© PATRÉ PRODUCTIONS LIMITED. BRITISH BROADCASTING CORPORATION ET THE BRITISH FILM INSTITUTE 2014. TOUTS DROITS RÉSERVÉS.



WWW.PATHEFILMS.COM



PATHÉ PRÉSENTE

QUINZAINE
DES RÉALISATEURS
Société des réalisateurs de films
CANNES 2014

Queer
PALM
CANNES 2014



UN FILM DE MATTHEW WARCHUS
SCÉNARIO DE STEPHEN BERESFORD

SORTIE LE 17 SEPTEMBRE

Durée : 1h58

DISTRIBUTION
PATHÉ
2, rue Lamennais
75008 Paris
Tél. : 01 71 72 30 00
www.pathefilms.com

PRESSE
Étienne Lerbret
etiennelerbret@orange.fr
36, rue de Ponthieu - 75008 Paris
Tél. : 01 53 75 17 07
Port : 06 60 97 34 45



Matériel téléchargeable sur www.pathefilms.com



SYNOPSIS

Été 1984 - Alors que Margaret Thatcher est au pouvoir, le Syndicat National des Mineurs vote la grève. Lors de la Gay Pride à Londres, un groupe d'activistes gays et lesbiens décide de récolter de l'argent pour venir en aide aux familles des mineurs en grève. Mais l'Union Nationale des Mineurs semble embarrassée de recevoir leur aide. Le groupe d'activistes ne se décourage pas. Après avoir repéré un village minier au fin fond du Pays de Galles, ils embarquent à bord d'un minibus pour aller remettre l'argent aux ouvriers en mains propres.

Ainsi débute l'histoire extraordinaire de deux communautés que tout oppose qui s'unissent pour défendre la même cause.

NOTES DE PRODUCTION

Le producteur David Livingstone a fait la connaissance de Stephen Beresford en 2012 et, dès ce premier rendez-vous, a accepté de lui passer commande du scénario de PRIDE : « On a envisagé différents projets » souligne Livingstone, « mais aucun ne semblait nous correspondre. Et puis, je lui ai demandé s'il y avait une histoire qu'il avait vraiment envie de raconter et il m'a aussitôt parlé du parcours hallucinant de ces militants gays et lesbiens et de leurs rapports avec des mineurs en grève au Pays de Galles. Cela m'a totalement fasciné. Quand on tombe sur une histoire formidable, une réaction chimique se produit en soi, et on sait alors qu'on tient quelque chose d'exceptionnel. Dès cet instant, on s'est embarqués dans ce projet. »

Stephen Beresford ajoute : « J'en avais discuté avec quelques personnes qui n'en avaient pas bien cerné le sens. Mais dès que ce genre de sujet se retrouve entre de bonnes mains, il peut faire des étincelles, et à partir de là, le tour est joué. David a tout de suite compris mes intentions, tout comme Cameron McCracken, directeur général de Pathé Production, et c'est comme cela que tout a démarré. » McCracken ajoute : « C'est déjà formidable que ce film ait pu se faire. Vous imaginez : une comédie dramatique grand public sur les droits des homosexuels et les syndicats ? C'est surréaliste ! Et pourtant, le film est la preuve même qu'un scénario brillant, mis en scène par un réalisateur passionné, balaie les doutes les plus rationnels. Certes, le film est drôle et plein de fantaisie, mais c'est aussi une œuvre importante. La BBC, le BFI et Ingenious ont décelé ce potentiel dès le départ, et nous avons énormément apprécié leur soutien. »

Le projet a été mûri pendant longtemps, comme l'explique Beresford : « La plupart des gens ne croient pas à l'authenticité de cette histoire lorsqu'ils en entendent parler pour la première fois, et j'étais dans le même état d'esprit » indique-t-il. « Mais il y avait une petite voix en moi qui me disait que si c'était vrai, ce serait une histoire extraordinaire. J'ai vraiment pensé que c'était un mythe, mais ma curiosité était piquée. J'ai fait des recherches, et j'ai trouvé un petit article qui en parlait. Plusieurs années après, je suis tombé sur un livre, qui comportait un chapitre sur Mark Ashton, confirmant que c'était vrai. J'ai alors compris qu'il fallait que j'écrive cette histoire. Et puis, j'ai découvert que le mouvement LGSM (Lesbians and Gays Support the Miners, Mouvement des lesbiennes et des homosexuels en faveur des mineurs, NdT) avait réalisé sa propre vidéo, que j'ai fini par retrouver. C'est comme cela que tout a commencé, mais la gestation du projet a été très longue. »

En 1984, le Syndicat National des Mineurs du Royaume-Uni entame une grève nationale en signe de protestation contre la fermeture programmée des mines de charbon partout dans le pays. Le gouvernement de Mme Thatcher y répond par la fermeté, voire par la brutalité. Plusieurs groupes soutiennent les mineurs en grève, dont une association de militants gays et lesbiens londoniens qui, suite à la Gay Pride de la même année, décide de lever des fonds pour venir en aide aux grévistes parce que, selon eux, ils ont les mêmes adversaires : le gouvernement Thatcher, la police et la presse à scandale. Se faisant appeler Lesbians and Gays Support the Miners (LGSM), ils se retrouvent d'abord en bute à l'hostilité du Syndicat des Mineurs qui refuse leurs dons. Ils décident





d'embarquer à bord d'un vieux minibus et mettent le cap sur un village perdu au fin fond du Pays de Galles pour remettre l'argent aux mineurs en mains propres. C'est ainsi qu'est née une merveilleuse histoire d'amitié et de solidarité, suite à douze mois de tension au cours desquels le LGSM s'est imposé comme l'une des associations ayant levé le plus de fonds de tout le Royaume-Uni.

Inspiré de ces faits réels, PRIDE parle de deux mondes qui, dans un premier temps, ne se comprennent pas, puis unissent leurs forces – autrement dit, deux communautés que tout sépare et qui font cause commune parce qu'elles ont connu l'oppression, bousculant les préjugés et forgeant des amitiés inattendues par la même occasion.

Le film parle donc de communautés qui s'unissent face à un ennemi commun. David Livingstone précise : « Si PRIDE est drôle et émouvant, c'est surtout une histoire vraie. Du coup, c'est d'autant plus fort de voir ces personnages qui, au départ, s'opposent, puis qui font front commun. C'est à la fois très émouvant et plein d'optimisme, surtout quand on sait que tout cela s'est vraiment passé et que la plupart des personnages ont existé. »

Beresford s'est abondamment documenté sur l'histoire, et a même retrouvé la trace des véritables membres du LGSM : « On a vraiment dû mener l'enquête au départ car il n'y avait presque pas d'archives disponibles », reprend Beresford. « Sur la vidéo, on voit que les membres du LGSM sont très jeunes et inexpé-

rimentés, car ils n'ont même pas respecté les règles les plus élémentaires du reportage et qu'aucune des personnes filmées n'est identifiée », indique-t-il. « Il n'y avait qu'un carton de remerciements à la fin, si bien que j'ai vérifié tous les noms un peu hors du commun et que je les ai recherchés sur Facebook. Ils m'ont orienté vers Mike Jackson car il était secrétaire de l'association et qu'il avait gardé toutes les archives. Il avait en effet conservé tous les PV des réunions et toutes les coupures de presse. Du coup, c'était comme si j'avais découvert le tombeau de Toutankhamon ! »

Après avoir réuni tous les documents d'archives disponibles, Beresford a dû décider quelle part du scénario relèverait de la fiction, et quelle part serait conforme aux faits.

« J'ai apporté certains changements à l'histoire », explique-t-il. « Une fois que j'ai rencontré les membres du LGSM qui étaient d'accord, et que je me suis rendu au Pays de Galles pour m'entretenir avec les gens du coin, je leur ai bien fait comprendre que j'allais devoir inventer certains aspects de l'intrigue, et ils ont tous compris qu'il s'agissait de ma liberté d'artiste, bien légitime. Ceci dit, après avoir entamé l'écriture, je me suis rendu compte que je tenais à ancrer intégralement le scénario dans la réalité historique et que je ne voulais pas m'en éloigner. En conséquence, plus de 80% de l'histoire est authentique. »

S'il ne s'agit que d'un épisode singulier qui s'est déroulé dans le contexte d'une grève majeure, Beresford estime qu'il a eu un impact politique durable.

«C'est une histoire d'une importance capitale, et je pense que le LGSM a, sans le vouloir, contribué à faire tomber les barrières et les préjugés, ce qui a permis aux droits des homosexuels d'être reconnus et protégés par la communauté LGBT (Lesbiennes, Gays, Bisexuels et Transsexuels), le manifeste du parti Travailleur et le Congrès des Syndicats. Les Gallois ont vraiment eu le sentiment que personne n'avait encore reconnu ce que ces jeunes gens ont accompli, et tous les gens que nous avons rencontrés étaient heureux d'en parler et de voir l'aboutissement de leur combat enfin représenté à l'écran.»

Lorsque Livingstone a commencé à présenter le projet à divers producteurs, Pathé s'est presque immédiatement engagé à le financer : le fait que Matthew Warchus, metteur en scène de théâtre, lauréat d'un Tony, accepte de réaliser le film a convaincu la société de production. «Il nous fallait quelqu'un qui comprenne de manière quasi viscérale le propos et qui ait passionnément envie de raconter cette histoire», souligne Livingstone. «Dès que Matthew a lu le scénario, il nous a donné son accord. Plus important encore, dès l'instant où Matthew nous a dit "oui", on a commencé à réunir un casting de rêve.»

Beresford était conscient, d'entrée de jeu, que Warchus était le réalisateur qui convenait parfaitement au projet. «Je connaissais son travail, mais pas lui personnellement» reprend-il. «Du coup, quand on m'a évoqué son nom, je me suis dit que c'était une très bonne idée. Il fallait pouvoir faire face à l'envergure

du tournage et dès qu'il s'est engagé dans le projet, je me suis senti rassuré car il a un regard d'une grande justesse. Il a cerné les enjeux du scénario, et il a compris qu'on voulait faire un film profond, émouvant, plein de rebondissements, et ponctué de gags car l'humour est une donnée essentielle du projet. C'est aussi un formidable directeur d'acteurs.»

«C'est le genre de scénario qu'il est impossible de refuser» indique Warchus. «Il m'a fait éclater de rire, il m'a surpris et il m'a réjoui à chaque page, et surtout, il m'a ému aux larmes. C'est une histoire pleine d'espoir, drôle, sincère, touchante et qui, vers la fin, vous donne envie de danser et de chanter !»

Par ailleurs, Warchus s'est senti concerné personnellement par les thèmes du scénario. En effet, alors qu'il a eu 18 ans à l'époque de la grève, il a vécu son adolescence dans un petit village du Yorkshire, où la présence de la plus grande centrale à charbon d'Europe était imposante. «Ces mines extrêmement modernes n'étaient pas du tout menacées de fermeture à l'époque» souligne-t-il. «Mais je me souviens des piquets de grève à l'extérieur de la centrale, lorsque je me rendais au lycée. Ce conflit historique a été l'un des moments les plus marquants de ces années très sombres au cours desquelles j'ai acquis une conscience politique : j'ai grandi entre les tests d'alertes aériennes en cas d'attaque nucléaire, les attentats de l'IRA et, bien entendu, le SIDA.»

Le scénario a également rappelé à Warchus le changement profond des mentalités qui s'est opéré en





Angleterre ces trente dernières années : « Aujourd'hui, cela peut sembler difficile à comprendre qu'on se soit battu pour avoir le droit de travailler sous la terre dans des conditions épouvantables, mais en 1984, les mineurs pensaient que c'était la seule chose à laquelle ils pouvaient se raccrocher, qu'il s'agisse de leur génération ou des générations futures » indique-t-il. « Dans les piquets de grève, on voyait souvent des panneaux qui disaient "Je me bats pour que mon fils ait le droit de travailler". On sait aujourd'hui que la grève des mineurs n'était pas motivée que par des considérations économiques. C'était une bataille décisive d'une guerre idéologique bien plus large : le bien commun face aux intérêts individuels, la collectivité face à l'individu, le socialisme en opposition au capitalisme. »

« Quelques années après la grève, Margaret Thatcher a déclaré que la collectivité n'existait pas, et qu'il n'y a que des individus et des familles », poursuit le réalisateur. « Les protagonistes de PRIDE pensent profondément l'inverse, et croient que l'union fait la force. Le fait que cela paraisse aujourd'hui un vrai renouveau idéologique montre à quel point on s'était éloigné de ces idées-là. Est-ce que Thatcher est parvenue à changer nos mentalités ? Elle a en tout cas su réformer notre vocabulaire. Je me souviens très bien du jour où je suis devenu un "client" pour la compagnie de chemins de fer, alors que j'étais jusque-là un "passager". Je me rappelle que je m'étais dit, à l'époque, que c'était un changement de vocabulaire amusant qui n'était qu'un effet de mode. Mais lorsque British Telecom a été privatisé, et que les HLM ont été à vendre, l'économie s'est massivement tournée vers

le capitalisme. Sommes-nous, à l'heure actuelle, devenus une foule animée par des intérêts individuels, seulement prêts à nous battre pour remporter une fortune à la loterie ? La publicité ne cesse de nous dire : "ça pourrait être vous !" Pas vous et vos semblables, mais uniquement vous. »

Mais la grande qualité du scénario, aux yeux de Warhus, c'est son absence de parti-pris politique ou de discours moralisateur. « Les deux communautés représentées dans le film, le LGSM et les mineurs gallois, sont bien entendu politisées, mais c'est avant tout leur humanité qui est attachante » dit-il. « Si le spectateur est autant captivé par l'histoire, c'est grâce à la générosité et à la compassion qui s'en dégagent. Pendant le montage, je me suis rendu compte que ce film, dans sa description humoristique d'une relation naissante entre deux communautés que tout oppose à première vue, mais qui parviennent à surmonter leurs différences – que ce film, donc, était en réalité un archétype de comédie romantique. Pourtant, cette relation ne concerne pas des individus, mais deux groupes – deux communautés. Et elles ne sont pas animées par l'amour, mais par la compassion. Je trouve que cela nous ramène au concept de collectivité et que, en fin de compte, ce concept existe bel et bien ».

Quand on sait qu'il y avait 75 rôles parlés à pourvoir, on peut légitimement penser que la production a eu du mal à réunir autant d'acteurs. Et pourtant, le casting s'est révélé étonnamment rapide. « On a eu la chance que les comédiens soient séduits par le scénario, et que la plupart d'entre eux soient même prêts



à jouer un petit rôle», constate Stephen Beresford. «Cela nous a vraiment donné confiance en nous.»

David Livingstone renchérit : «Du premier au dernier rôle, on n'aurait pas pu rêver mieux. Il y a une vraie cohérence d'ensemble. Pour qu'on ait réellement le sentiment d'avoir affaire à deux communautés, il était essentiel qu'on ait l'impression que leurs membres se sont longuement côtoyés. Grâce aux comédiens et à des répétitions intensives, l'esprit d'équipe n'a pas tardé à régner entre eux. Et nous avons aussi eu la chance de travailler avec Fiona Weir, formidable directrice de casting.»

Étant donné le nombre important de personnages, Beresford estimait qu'il était crucial que le spectateur puisse les identifier dès qu'ils apparaissent à l'écran. «Lorsqu'on raconte une histoire aussi riche avec autant de personnages, il est essentiel que, dès l'instant où on fait leur connaissance, on sache immédiatement de qui il s'agit car, sinon, on risque d'être perdu», indique-t-il. «C'est ce qui nous a guidés pendant le casting : on recherchait des acteurs qui incarnent immédiatement les personnages.»

Les auteurs du film ont également été inspirés par la dynamique créée sur le plateau entre comédiens débutants et comédiens expérimentés. «Le mélange entre acteurs chevronnés et célèbres et d'autres beaucoup moins aguerris a nourri un environnement propice à la création qui s'est avéré très positif», indique Beresford.

Le réalisateur précise : «Outre le gouffre culturel, ces deux communautés sont séparées par un écart générationnel. Les personnages gallois, campés par Bill

Nighy, Imelda Staunton et Paddy Considine sont, à des degrés divers, les plus âgés, et se retrouvent face à des gamins – et c'est exactement ce qu'on a vécu sur le tournage : de jeunes acteurs, débordant d'énergie et de vitalité, ont donné la réplique à d'immenses comédiens très expérimentés. Au début des répétitions, l'ambiance était assez calme et puis, très vite, un esprit d'émulation s'est mis en place : les comédiens plus aguerris trouvaient revigorant de travailler avec de jeunes interprètes et, inversement, ces derniers étaient stimulés de devoir se montrer à la hauteur de Bill, d'Imelda et de leurs partenaires chevronnés. C'est ce qui a poussé chacun à donner le meilleur de soi.»

Le metteur en scène explique que son expérience théâtrale lui a été utile pour diriger un si grand nombre de comédiens : «C'est une histoire où l'on croise de nombreux personnages, ce qui n'est pas si courant au cinéma» dit-il. «On ne s'attache pas au parcours d'un unique protagoniste, et la construction de l'intrigue n'est pas classique, mais comme le film parle notamment de l'importance du collectif, on aurait trahi l'esprit du projet si on s'était focalisé sur un seul personnage. Avant le début du tournage, j'ai prévenu les acteurs qu'on ne ferait qu'une ou deux prises car il fallait qu'on aille vite et qu'on tourne énormément de rushes en peu de temps, si bien qu'il était essentiel qu'ils soient fins prêts en arrivant sur le plateau. Les dialogues s'enchaînaient rapidement, et les acteurs devaient s'y préparer, tout en étant capables d'avoir une certaine souplesse et d'improviser. Ce genre de mise en scène se rapproche du théâtre. Grâce à la construction équilibrée du scénario, les personnages ont une véritable existence à l'écran et on a réussi à tourner la plupart des séquences avec l'ensemble des

interprètes réunis en même temps. C'est un dispositif proche de la scène, et le fait que de nombreux comédiens viennent eux-mêmes du théâtre nous a beaucoup servi. »

Parmi les comédiens, citons les débutants Ben Schnetzer, dans le rôle de Mark Ashton, leader charismatique du LGSM, et George MacKay dans celui de Joe, jeune homme qui découvre à peine son homosexualité. David Livingstone revient sur le choix de ces deux jeunes acteurs : « Ben ne s'est pas imposé naturellement dans le rôle car son personnage est irlandais alors qu'il est américain, mais quand on a visionné ses essais, on s'est tous dit qu'il s'était totalement approprié la personnalité profonde du véritable Mark Ashton. Il avait le sentiment d'être un leader peu orthodoxe. La plupart des membres du LGSM nous ont confié qu'il incarnait Mark avec une justesse déconcertante. Il les a époustoufflés. »

Livingstone ajoute : « George MacKay possédait une innocence et une fragilité qu'il a apporté à son personnage de manière extraordinaire. Il campe un être vulnérable qui assume son identité pour la première fois. Il a un talent fou, sans esbroufe. »

De son côté, Ben Schnetzer a trouvé l'histoire et son personnage irrésistibles : « C'est une histoire vraie fascinante, et je me suis senti privilégié de pouvoir y participer », note-t-il. « Je me suis senti très honoré de jouer Mark Ashton. C'était un militant politique, doublé d'un humaniste, et il avait des convictions très fortes. Mais quand on raconte une histoire politique, l'humour est fondamental car, sinon, on a tendance à adopter un ton moralisateur et le spectateur risque

de se dire qu'on est en train de lui faire la leçon. Dans PRIDE, l'humour se marie à l'intrigue harmonieusement. »

Beresford renchérit : « Mark était un personnage qui nous a donné du mal, et on s'est d'abord dit qu'on aurait intérêt à trouver un comédien irlandais par souci de réalisme, mais on a été stupéfaits par les essais de Ben et son accent était presque parfait. Je ne m'étais encore jamais retrouvé face à des comédiens réussissant aussi facilement à s'approprier leurs rôles : tout comme Ben, Faye Marsay, qui joue Steph, et George MacKay débordent de talent. »

MacKay, qui interprète un garçon fragile découvrant sa sexualité, précise : « Il a fallu que je comprenne les difficultés auxquelles doit faire face un individu qui prend conscience de son homosexualité. C'est toujours difficile de découvrir son identité, quelle que soit son orientation sexuelle, et ça l'est encore plus lorsque celle-ci vous met en danger et vous fait courir le risque d'être manipulé psychologiquement. Il a donc fallu que je me rende compte de ces enjeux considérables. »

Bill Nighy interprète le secrétaire de l'association, Cliff, homme d'une grande douceur. « Que dire de Bill ? » s'interroge, amusé, David Livingstone. « C'est un homme brillant qui excelle dans chaque domaine où il s'illustre : cinéma, théâtre et, plus rarement, télévision. C'est un acteur formidable, doué et d'une grande générosité. On a eu une chance folle qu'il s'enthousiasme pour le projet. C'est aussi un film qui tranche avec ce qu'il a fait jusque-là. Il a vraiment senti qu'il avait une grande responsabilité en jouant





Cliff, et il s'en est tiré à merveille. »

Nighy était ravi de jouer dans ce film, en raison de la qualité du scénario et du fait qu'il éclairait un pan méconnu – mais profondément émouvant – de l'histoire récente. « J'ignorais tout de cette histoire », confie-t-il. « J'étais parfaitement au courant de la grève des mineurs, et j'étais très heureux de découvrir un projet qui évoque cette époque. On a raconté un peu n'importe quoi sur ces événements. En revanche, je ne connaissais pas cette histoire-là, et elle m'a fasciné et bouleversé. »

« C'est l'un des meilleurs scénarios que j'aie jamais lu », poursuit-il. « Je n'ai pas hésité une seconde à donner mon accord. J'irais même jusqu'à dire qu'il s'agit du film le plus important de l'année, dans le genre évocation historique. Quand j'étais jeune, on pouvait être condamné à sept ans de prison si on s'affichait en tant qu'homosexuel. Il suffisait que quelqu'un vous dénonce : cette personne pouvait mentir, et on la croyait sur parole. Ce n'est pas franchement un motif de fierté pour notre société... Le croisement de ces deux intrigues – la grève des mineurs et l'histoire de la communauté gay d'Angleterre – est remarquablement mené. On ne peut pas se permettre de raconter n'importe quoi, d'autant plus que ces événements n'ont cessé d'être dévoyés et déformés depuis qu'ils ont eu lieu. C'est l'une de mes meilleures expériences. »

Imelda Staunton, comédienne anglaise de réputation mondiale, campe Hefina, fidèle parmi les fidèles de l'association des mineurs. « Hefina est décédée le premier jour du tournage, et j'avais le sentiment qu'elle me disait, "J'ai fait mon devoir, maintenant, c'est à ton tour de prendre la relève". Cela ne m'a pas attristée car elle a vraiment fait son devoir ! Mais lorsqu'on joue un personnage réel, on éprouve une responsabi-

lité écrasante », souligne la comédienne. « Le scénario de Stephen était merveilleusement bien écrit, comportant des moments drôles et émouvants, et il m'a ramenée à cette époque, où j'ai connu tant de frustrations. Le point de vue du scénariste sur ces événements est à la fois drôle, généreux, poignant et réaliste. C'est une histoire qui s'inspire de personnages réels et qui retrace, avec force, une époque très dure pour beaucoup de gens. En outre, le film est très drôle, tout en abordant des thématiques importantes avec gravité. En effet, il évoque des problèmes majeurs avec délicatesse, ce qui me plaît beaucoup. On rit énormément, et puis on se dit que c'est hallucinant que des gens aient pu avoir une telle mentalité. L'humour vous prend souvent par surprise. Il n'y a rien de mieux. C'est aussi une histoire qui a bouleversé, et enrichi, la vie de ce village gallois à tout jamais. »

Andrew Scott campe Gethin, propriétaire de la librairie Gay's The Word : il n'est pas revenu dans son Pays de Galles natal, et n'a pas adressé la parole à sa mère depuis seize ans. C'est le seul personnage dont le parcours est à cheval sur les deux intrigues.

Le comédien, qui s'est fait connaître en interprétant Moriarty dans la série SHERLOCK HOLMES, a été séduit par le conflit intérieur du personnage : « Le plus douloureux pour Gethin, c'est qu'il est très politisé, mais qu'il manque de sérénité car il ne sent pas soutenu par sa famille », dit-il. « Le film parle des points communs entre homosexuels et mineurs, et même de nos points communs à tous. L'enjeu du personnage concerne son identité et ses rapports avec ses proches. »

Pour autant, même si la trajectoire du personnage est marquée par la gravité, elle n'en est pas moins dénuée d'humour, ce qui rendait le projet plus séduisant



encore. « C'est une idée reçue de penser que pour raconter des combats individuels, il faut forcément adopter un ton dramatique » analyse-t-il. « Le scénario est extrêmement drôle, et il trouve le parfait équilibre entre scènes hilarantes et poignantes. C'est une histoire géniale. »

« C'est formidable de se dire qu'il s'agit d'une histoire vraie, même si elle n'a pas eu beaucoup d'écho à l'époque, et qu'elle concerne des minorités », ajoute-t-il. « C'est réconfortant que, trente ans plus tard, ces héros très discrets soient enfin reconnus à leur juste valeur. »

Joe Gilgun campe Mike Jackson, cofondateur du LGSM. L'acteur s'explique : « Je sais bien que c'est très cliché, et que c'est ce qu'on dit la plupart du temps, mais j'ai trouvé que le scénario faisait passer le lecteur par toutes sortes d'émotions – on rit beaucoup et on pleure tout autant – et qu'il était remarquablement bien écrit. Je suis donc très fier d'avoir participé à ce projet. Le véritable Mike Jackson m'a expliqué que notre génération a été élevée dans l'idée que militer ne sert à rien : on passe notre temps à râler et, au final, on rentre dans le rang. Ça n'a rien à voir avec son époque, où l'on n'hésitait pas à passer à l'action. Le climat politique était différent, et l'homme que j'incarne est un héros à mes yeux. C'est rare de pouvoir rencontrer le personnage qu'on interprète et on n'a certainement pas envie de le décevoir. »

Dominic West campe le petit copain de Gethin, Jonathan : celui-ci est un comédien connu pour son charisme. Tout comme ses partenaires, West a été séduit par le scénario : « J'ai dévoré le script d'une seule traite », déclare West. « Rares sont les scénarios aussi bien écrits, structurés et émouvants. Je l'ai lu à trois ou quatre reprises, et j'ai pleuré à la fin à chaque fois. »

L'un des souvenirs les plus marquants du comédien

restera la scène où il entame une danse endiablée sur le tube "Shame, Shame, Shame" de Shirley & Company, au dancing des mineurs : « Je suis bon danseur, mais je n'ai aucune discipline » dit-il. « Il aura fallu environ deux heures au chorégraphe pour apprendre les pas, mais il m'en aura fallu seize ! Quand j'ai fini par exécuter la danse, j'ai eu le sentiment qu'elle avait duré vingt minutes, mais en fait il ne s'agissait que de deux minutes ! Cette séquence aurait pu être en porte-à-faux avec le reste du film, mais elle s'y intègre parfaitement et apporte même un éclairage sur les thèmes du scénario. »

Le réalisateur souligne l'importance de la danse : « C'est un moment-clé car, jusque-là, la communauté des mineurs n'a pas franchement accepté la présence du LGSM. Du coup, certains militants homosexuels estiment qu'il vaut mieux garder profil bas pour tenter de se fondre dans la masse. Mais ce n'est pas le genre de Jonathan : il préfère aborder les choses frontalement, l'air de dire "Je suis comme je suis, et on n'a qu'à m'accepter comme je suis !" Du coup, il trouve une chanson et se met à danser en assumant totalement qui il est. C'est un acte politique provocateur puisqu'il cherche à faire bouger les lignes, mais c'est aussi une manière d'affirmer la victoire de la vie sur la mort. En effet, on apprendra par la suite que Jonathan est atteint du SIDA. On ne voulait pas que cette scène soit trop chorégraphiée, mais cela ferait sans doute rire Jonathan quand on sait le temps qu'il a mis pour apprendre les pas ! »

Autre interlude musical : l'interprétation émouvante de "Blood and Roses" par la communauté galloise. War-chus explique qu'il était capital de ne pas sombrer dans le sentimentalisme : « La scène de danse illustre ce que le LGSM peut offrir aux mineurs en puisant dans sa culture urbaine, et on a ensuite le sentiment que les Gallois leur rendent la politesse plusieurs mois après. C'était formidable de travailler à partir de cette

chanson, dans la mesure où elle nous permettait de susciter de l'émotion sans mièvrerie. Bronwyn, qui commence à chanter, a grandi dans l'un des villages où se déroule l'intrigue, si bien que le fait qu'elle soit originaire de la région permet de nous préparer à la scène suivante et d'insister sur l'authenticité de la chanson. Quand on a tourné cette séquence, on connaissait pertinemment les pièges à éviter, sans pour autant vouloir en diminuer la portée ou verser dans les poncifs. Il fallait vraiment trouver le juste équilibre.»

Paddy Considine interprète Dai Donovan, mineur d'une grande douceur qui prend la décision – cruciale – d'accepter le soutien du LGSM. «J'ai rencontré Dai juste avant le tournage» relate l'acteur. «C'était un socialiste et il s'est reconnu dans le combat de la communauté gay et lesbienne qui, elle aussi, voulait être entendue. Le fait qu'ils s'unissent était assez révolutionnaire à l'époque. Parmi les associations en faveur des mineurs, c'est le LGSM qui a recueilli le plus d'argent et qui leur a versé des fonds régulièrement.»

«J'avais très envie de travailler avec Stephen et Matthew, mais c'est aussi une formidable histoire méconnue», poursuit-il. «C'était intéressant d'incarner un homme dont les combats sont différents de ceux de mes personnages précédents.»

La perspective de voir des mineurs de fond, issus de la classe ouvrière, s'allier à des militants gays et lesbiens exubérants et assumant totalement leur sexualité peut sembler aller de soi en 2014, mais c'était loin d'être le cas en 1984. C'est aussi l'occasion de rappeler qu'il y avait un gouffre entre le mode de vie d'ouvriers, vivant pour la plupart à la campagne ou en banlieue, et celui de la communauté homosexuelle, profondément citadine.

Stephen Beresford analyse les questions politiques, culturelles et sociales abordées par le film : «C'était une vraie révolution dans l'histoire sociale du pays

de voir débarquer des mineurs par cars entiers à la Gay Pride de Londres en juin 1985. On a du mal à bien cerner le gouffre infranchissable entre ces deux communautés. Ce qui est intéressant, c'est que tous les membres du LGSM avaient fui leurs origines ouvrières, estimant qu'ils ne renoueraient jamais avec elles par crainte d'être rejetés. Lorsque Dai Donovan rencontre les membres du LGSM pour la première fois, il leur explique qu'il n'avait encore jamais vu d'homosexuel de sa vie et Mark Ashton lui répond : «ça, c'est ce que vous croyez». Dai m'a raconté que c'était parfaitement exact, et que c'était une véritable révélation pour lui. Autant dire que cela a eu une forte incidence sur ses futurs rapports avec le LGSM.»

«On a tendance à considérer énormément de choses comme évidentes aujourd'hui, et on oublie que ça n'a pas toujours été le cas», reprend-il. «C'était un énorme enjeu parce que je tenais par-dessus tout à ce que la Gay Pride soit représentée comme un événement politique, et pas comme un carnaval, et à ce qu'un homme habillé en robe soit vu comme un acte engagé. Les Pits and Perverts étaient l'une des premières manifestations de grande ampleur où homosexuels et hétérosexuels s'affichaient ensemble. On voulait aussi aborder le spectre du SIDA qui annonce une crise terrible. C'était dévastateur d'être séropositif et les réactions face au Sida étaient très, très différentes d'aujourd'hui. Aucun de ces préjugés n'avait encore été combattu.»

Comme pour tout film qui s'inspire d'une histoire vraie, comédiens et techniciens ont été enchantés de pouvoir rencontrer les véritables protagonistes des événements. C'est ainsi que PRIDE a bénéficié du soutien enthousiaste des membres du LGSM encore en vie : Mike Jackson, Sian James, Reggie Blennerhassett, Ray Aller, Jonathan Blake et Gethin Roberts se sont rendus plusieurs fois sur le plateau, heureux de pouvoir venir en aide aux acteurs les incarnant. Ils ont même participé à la reconstitution des Gay Prides.





Les mineurs représentés à l'écran se sont également montrés favorables à la transposition des événements. Comme l'explique Dai Donovan, « En tant que militant ayant participé aux grèves des mineurs de 1984 et 1985, je suis fier des positions adoptées par les mineurs et leurs familles pour défendre le secteur et les travailleurs. Cependant, la grève n'aurait pu durer aussi longtemps sans le soutien de milliers de gens, à travers le Royaume-Uni, qui se sont fédérés pour apporter leur aide aux mineurs et à leurs proches. Ils étaient tous engagés derrière nous, et d'une grande générosité. Mais je suis conscient que la communauté la plus dévouée a été les "Lesbian and Gays Support the Miners". Ils ont accepté de mettre l'oppression dont ils étaient eux-mêmes l'objet entre parenthèses pour soutenir les mineurs qui, pour la première fois, étaient diffamés et attaqués par le gouvernement Thatcher. Les membres du LGSM auraient pu ne se préoccuper que de leurs problèmes et ne rien faire. Les mineurs leur seront toujours reconnaissants d'avoir choisi d'agir, et de leur offrir leur amitié et leurs sentiments fraternels. »

« Il doit y avoir des milliers d'histoires mémorables autour des grèves de mineurs qui n'attendent que d'être racontées », poursuit-il. « Avec PRIDE, ceux qui ont participé à ces événements ne peuvent que témoigner leur gratitude aux producteurs. Le film restitue le sentiment d'urgence de l'époque et l'impact de ces événements sur les êtres. Par ailleurs, nous avons été plus chanceux que la plupart des gens : on a eu la chance de vivre nous-mêmes ces événements, et que ces derniers aient été filmés afin que d'autres puissent aujourd'hui les connaître et s'en souvenir. C'est rare que l'aventure de gens simples qui font grève soit transposée au cinéma. La seule chose qu'on puisse

dire à toute l'équipe de PRIDE, c'est un grand merci d'avoir raconté "notre histoire" avec honnêteté, humour et fierté. »

PRIDE a été tourné dans le sud du Pays de Galles, à Londres et dans les environs de la capitale britannique. Les scènes d'intérieurs se déroulant au pays de Galles ont été tournées dans la périphérie londonienne, mais les comédiens et les techniciens ont passé une semaine au Pays de Galles pour les scènes d'extérieurs, occupant ainsi tout un village.

Warchus explique que l'équipe a fini par tourner dans le village où se sont déroulés les événements : « Nous nous sommes rendus sur place lors de nos premiers repérages, et nous n'avons rien trouvé de mieux » dit-il. « Il se situe sur une ancienne voie romaine, très intéressante sur le plan esthétique, et qui fait penser à un décor construit au milieu de nulle part, à l'image d'une petite ville de western. Le fait de voir les photos du véritable LGSM sur les murs du foyer a été émouvant, et c'était important d'être sur les lieux mêmes des événements pour bien s'en imprégner. Cela nous a rappelé notre responsabilité et notre obligation de rendre hommage à ces hommes et à ces femmes avec honnêteté. C'était un lieu très fort et les fantômes du passé y rôdent encore. Les chevalements ont totalement disparu, tout comme les terrils, mais la dimension historique et l'évolution radicale des mentalités nous ont guidés tout au long du tournage. Les habitants du village sont venus nous voir pour nous dire "On se souvient des homosexuels", et ils étaient fiers d'avoir appartenu à ce pan important de l'histoire. »

« Les villageois nous ont accueillis avec une certaine appréhension » souligne Beresford. « Ce n'est pas si

simple de débarquer dans un petit village où tout le monde se connaît, et de demander aux gens si on peut n'utiliser que l'arrière de leur maison puisqu'on tournait dans la rue principale. Mais en s'intéressant à l'intrigue et à l'image qu'elle donnait de leur communauté, ils se sont investis davantage et, vers la fin de la semaine, on voyait des familles qui, malgré le froid, s'amusaient à regarder le tournage. Grâce à eux, on s'est senti très bien accueillis et à la fin de la semaine, on était tristes de partir.»

Le chef-décorateur Simon Bowles s'est vu confier la reconstitution, en privilégiant le réalisme dans les décors.

«C'est facile de tomber dans la parodie des années 80, mais on s'est donné du mal pour que les décors soient authentiques et précis», indique Livingstone.

Le chef-opérateur Tat Radcliffe a été choisi pour sa capacité à saisir l'authenticité des lieux et du jeu des comédiens : «Notre attachement à la sincérité et au réalisme passe par la direction des acteurs, le style de mise en scène et les décors», constate Warchus. «Tat tourne caméra à l'épaule et témoigne d'une énergie incroyable, si bien qu'il réunit style documentaire et fiction, mais il a aussi un regard plein d'acuité, et c'est un homme sensible et astucieux. C'est un directeur de la photo intuitif et réactif qui sait filmer les acteurs avec naturel.»

Le chef-décorateur s'est surtout inspiré de son propre parcours de militant anti-nucléaire et de sa solide expérience des manifestations.

«Étonnamment, il n'y a pas tant de documents d'archives sur la grève des mineurs, et pas vraiment de collection officielle d'objets de cette époque», indique Bowles. «On trouve quelques photos dans la presse, mais seulement une vingtaine qui sont toujours les

mêmes. On s'est donc précipités sur le matériel disponible et lors de nos premiers repérages au Pays de Galles, j'ai demandé à pas mal de gens de la région leurs propres photos prises dans les années 80».

Parmi les principaux décors, citons la librairie Gay's the Word, le club Welsh Working Men's Club, les Pits and Pervers au Forum, et les deux manifestations de la Gay Pride – en juin 1984 et en 1985 (lorsque les mineurs participent à la manifestation).

L'équipe des décors a reconstitué des boutiques et des devantures de magasins à Kilburn, pour représenter la rue de Bloomsbury où se trouvait la librairie Gay's the Word (QG du LGSM).

«C'est l'idée que je me fais d'une rue de Londres dans les années 80», note Bowles. «Un microcosme dans une petite rue. On y trouve un restaurant végétarien, un tailleur, un cordonnier, et une boutique de fringues pour jeunes, typique années 80. Il y a là un mélange de magasins et de voitures d'époque qui contribuent à évoquer cet univers.»

Le chef-décorateur a puisé son inspiration pour le style d'ensemble du film, et notamment pour la librairie Gay's the Word, dans cette dernière. «On a miraculeusement retrouvé trois albums de photos prises par les membres du LGSM qui nous ont bluffés» explique Bowles. «On nous les a données assez tardivement, mais on a été soulagés de constater que ces clichés correspondaient bien à ce qu'on avait déjà construit. On a également découvert de nombreux cartons contenant des souvenirs d'époque dans la librairie Gay's the Word, à Bloomsbury : des livres, des magazines et des posters. Je m'en suis largement inspiré pour le décor de la librairie du film. L'aménagement des lieux est différent, mais on y trouve les mêmes éléments.»



Ce qui rendait la tâche difficile pour l'équipe, c'était le nombre impressionnant de décors à concevoir et la différence d'atmosphère entre le Pays de Galles et le milieu londonien. Bowles explique que l'utilisation des couleurs y a largement contribué. «Londres se caractérise par une profusion de couleurs, et de très nombreux personnages sont représentés à l'écran dans cet univers», relève le chef-décorateur. «La gamme chromatique pour le Pays de Galles est beaucoup plus automnale, alors que les rues de Londres sont pleines de vie et saturées d'éléments visuels. Il en est ainsi des voitures aux couleurs vives et aux formes modernes, qui tranchent avec les véhicules de teintes grises et métallisées du Pays de Galles.»

Mais le contraste n'est jamais aussi manifeste que dans la reconstitution des banderoles brandies par les homosexuels et les mineurs pendant les manifestations. «Les banderoles des mineurs sont cousues entre elles et fixées sur des cadres de cuivre de bois, et témoignent d'une grande attention dans l'exécution, tandis que les banderoles de la Gay Pride, qui sont faites avec passion, sont peintes à la main sur des voilages, et ne sont destinées qu'à durer une journée» ajoute Bowles.

De nombreuses scènes se déroulent dans le foyer des mineurs, reconstitué dans un centre sportif de la périphérie londonienne. «Les décors devaient être très spécifiques, et on a reconstruit les banquettes et un bar imposant en nous appuyant sur les dessins des mineurs» explique Bowles. «On a loué des tables étroites et de charmantes vieilles chaises en bois dans un dancing au Pays de Galles, qu'on trouve dans tous les foyers de ce genre, mais qui sont introuvables ailleurs.»

Les illustrateurs se sont appuyés sur de nombreux documents d'archives pour les posters, les badges et les banderoles. «Ce ne sont pas des copies conformes, mais on pourra les identifier comme appartenant à l'époque du film», affirme Bowles. «Les posters de l'antenne galloise du Syndicat National des Mineurs sont imprimés sur du papier journal, et les affichettes de manifs ont très peu de couleurs, mais à l'inverse, celles de la communauté gay sont lithographiées dans des couleurs primaires et sont d'une grande audace formelle, comme, par exemple, les symboles du CND et l'arc-en-ciel qui ajoutent à l'exubérance visuelle du film.»

Le LGSM a fourni de nombreuses photos des pubs et des clubs à la production, mais l'événement le plus important était le bal Pits and Perverts qui a eu lieu au Camden's Electric Ballroom, en décembre 1984. Bronski Beat était à l'affiche à l'époque. La production a reconstitué l'événement au Kentish Town Forum, ce qui a réjoui le chef-décorateur.

«On a certes reconstitué cet événement, mais on lui a donné une autre envergure et on s'est montré plus audacieux» note Bowles. «C'était très amusant et c'était un véritable aboutissement pour moi. Ce projet a beaucoup compté pour moi car je me suis beaucoup investi dans le militantisme. C'était génial de reconstituer cette époque de contestations où l'on tenait tête aux autorités. C'était extraordinaire pour les comédiens et les techniciens plus âgés de se souvenir de cette époque, et pour les plus jeunes d'apprendre à la connaître. Autant dire que c'était très émouvant de se replonger dans ces moments-là.»

Tout comme l'explique George MacKay, lui et ses jeunes partenaires se sont initiés à la puissance de la contestation : «J'espère que le spectateur comprendra qu'il s'agit d'un portrait de groupe : le film s'attache à ce qui rassemble tous ces gens, et montre qu'il vaut mieux passer à l'action que de rester passivement dans son coin.»

Le LGSM est une association pionnière et courageuse qui a inspiré les générations suivantes. Pour autant, elle n'était pas composée de leaders ou de héros. Beresford signale : «J'espère que le film rétablit l'équilibre historique car il s'agit vraiment d'un récit autour des droits civiques qui mérite d'être raconté, et que les deux points de vue méritent, eux aussi, d'être entendus. L'un des messages les plus importants du film, c'est que lorsqu'on signifie aux autres qu'on est conscient de leurs bons côtés, on est souvent récompensé.»

Bill Nighy acquiesce : «Les spectateurs vont vivre une magnifique histoire humaine et se sentir bien mieux en sortant de la salle qu'en y entrant, car il s'agit d'un récit sur le courage d'hommes et de femmes qui n'étaient pas censés se rencontrer et qu'on n'a pas souvent l'occasion de voir au cinéma.»



DEVANT LA CAMÉRA



BILL NIGHY / CLIFF

Souvent primé, Bill Nighy s'illustre à la fois sur scène et au cinéma. Pour sa prestation dans *LOVE ACTUALLY*, écrit et réalisé par Richard Curtis en 2003, il a remporté le BAFTA du meilleur second rôle, et les prix des associations de critiques de Londres et Los Angeles. Il a également décroché le Los Angeles Film Critics Award pour *ROSE ET CASSANDRA* de Tim Fywell, et *LAWLESS HEART* de Tom Hunsinger et Neil Hunter.

On l'a notamment vu dans *PETITS MEURTRES À L'ANGLAISE* de Jonathan Lynn, *GOOD MORNING ENGLAND*, écrit et réalisé par Richard Curtis, *WALKYRIE* de Bryan Singer, interprété et produit par Tom Cruise, *CHRONIQUE D'UN SCANDALE* de Richard Eyre, avec Judi Dench et Cate Blanchett, pour lequel il a été nommé au London Critics Circle Film Award du meilleur second rôle, la trilogie *UNDERWORLD*, *THE CONSTANT GARDENER* de Fernando Mereilles, qui lui a valu une citation au British Independent Film Award du meilleur second rôle, *STILL CRAZY* de

Brian Gibson, *PIRATES DES CARAIBES : JUSQU'AU BOUT DU MONDE* et *PIRATES DES CARAIBES : LE SECRET DU COFFRE MAUDIT*, signés Gore Verbinski, où il incarne le mémorable capitaine Davy Jones. Il a prêté sa voix à *SOURIS CITY*, et campé Rufus Scrimgeour dans *HARRY POTTER ET LES RELIQUES DE LA MORT – 1^{re} PARTIE* de David Yates.

En 2012, il s'est produit dans *INDIAN PALACE*, avec Judi Dench, Maggie Smith, Tom Wilkinson, Celia Imrie et Dev Patel, qui a été unanimement salué par la critique. La même année, il a joué dans *TOTAL RECALL MÉMOIRE PROGRAMMÉE*, avec Colin Farrell, et *LA COLÈRE DES TITANS*.

Début 2013, il tourne dans *JACK LE CHASSEUR DE GÉANTS*, puis refait équipe avec Richard Curtis pour *IL ÉTAIT TEMPS*, avec Rachel McAdams.

En 2014, il a retrouvé ses partenaires d'*INDIAN PALACE* pour la suite du film. Pour le petit écran, on l'a vu dans la trilogie «Worricker» avec Helena Bonham Carter, Christopher Walken et Ralph Fiennes.

IMELDA STAUNTON / HEFINA

Grande comédienne de théâtre et de cinéma, elle a récemment joué dans «Good People» de David Lindsay-Abaire. Au cinéma, elle donne la réplique à Angelina Jolie et Elle Fanning dans *MALÉFIQUE*.

Mais elle s'est surtout fait connaître pour avoir campé le professeur Dolores Ombrage dans la saga *HARRY POTTER*, ou encore pour *VERA DRAKE* de Mike Leigh, qui lui a valu une nomination à l'Oscar, le BAFTA et le prix d'interprétation de la Mostra de Venise.

Elle obtient son premier grand rôle avec *COMRADES*, en 1986, puis enchaîne avec *PETER'S FRIENDS* (1992) de Kenneth Branagh, *BEAUCOUP DE*

BRUIT POUR RIEN, *DEADLY ADVICE*, *RAISON ET SENTIMENTS* d'Ang Lee, *LA NUIT DES ROIS* de Trevor Nunn, *CHICKEN RUN*, *BRIGHT YOUNG THINGS*, *NANNY MCPHEE*, *HÔTEL WOODSTOCK* et *ANOTHER YEAR* de Mike Leigh.

Elle a obtenu un Screen Actors Guild Award – avec ses partenaires – pour *SHAKESPEARE IN LOVE* de John Madden en 1998.

En 2011, elle incarne Mrs Lovett dans la reprise de «Sweeney Todd : le diabolique barbier de Fleet Street» de Stephen Sondheim, qui lui vaut un Olivier Award. En 2014, on la retrouve dans le rôle de Rose dans la reprise de «Gypsy».





DOMINIC WEST / JONATHAN

Dominic West mène une double carrière, au Royaume-Uni et aux États-Unis, et a décroché des rôles au cinéma, à la télévision américaine et sur la scène londonienne. Une fois diplômé de Trinity College, à Dublin, et de la Guildhall School of Music and Drama, à Londres, il remporte le Ian Charleson Award du meilleur espoir masculin pour «La Mouette» de Tchekhov dans une mise en scène de Peter Hall.

Il enchaîne ensuite avec 28 JOURS EN SURSIS, avec Sandra Bullock, LE SOURIRE DE MONA LISA, avec Julia Roberts, MÉMOIRE EFFACÉE, avec Julianne Moore, 300 de Zack Snyder, CHICAGO de Rob Marshall,

LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ, TRUE BLUE, HANNIBAL LECTER : LES ORIGINES DU MAL, ROCK STAR, STAR WARS : ÉPISODE 1 – LA MENACE FANTÔME de George Lucas, SURVIVING PICASSO de James Ivory et RICHARD III de Richard Loncraine.

En 2000, il obtient le rôle de McNulty dans «Sur écoute», série saluée par la critique, dont il a réalisé un épisode de la dernière saison.

En 2011, il est à l'affiche de LA MAISON DES OMBRES, JOHNNY ENGLISH LE RETOUR, et la série APPROPRIATE ADULT, qui lui a valu un BAFTA.

En 2012, il s'illustre dans la deuxième saison de «The Hour», et dans «The River» de Jez Butterworth au Royal Court.

PADDY CONSIDINE / DAI

Adolescent, Paddy Considine a fait la connaissance de Shane Meadows, futur réalisateur, avec lequel il fonde le groupe She Talks To Angels. Par la suite, il étudie la photo à Brighton University.

Après ses études, il tourne dans le court métrage THREE TEARS FOR JIMMY PROPHET de Shane Meadows, autour d'un boxeur maudit. Il retrouve le réalisateur pour A ROOM FOR ROMEO BRASS. Malgré le succès du film au festival d'Edinburgh où il est présenté, Considine s'inscrit à l'ANPE locale. Mais il ne tarde pas à être remarqué et on le retrouve peu après dans TRANSIT PALACE de Pawel Pawlikowski.

On l'a vu ensuite dans IN AMERICA de Jim Sheridan, 24 HOUR PARTY PEOPLE de Michael Winterbottom, DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE de Ron Howard, HOT FUZZ d'Edgar Wright, LA VENGEANCE DANS LA PEAU de Paul Greengrass, THE RED RIDING TRILOGY, et MY SUMMER OF LOVE de Pawel Pawlikowski. Il a également coécrit et interprété DEAD MAN'S SHOES et LE DONK, tous deux signés Shane Meadows.

Il s'est récemment illustré dans LE DERNIER PUB AVANT LA FIN DU MONDE d'Edgar Wright. Il a tourné dans ENFANT 44, thriller situé à l'époque de Staline, et MACBETH de Justin Kurzel, avec Michael Fassbender et Marion Cotillard.



GEORGE MACKAY / JOE

En 2014, George MacKay a été consacré comme l'un des cinq meilleurs espoirs de l'année par les BAFTA. Il a également été reconnu comme l'un des jeunes acteurs anglais les plus prometteurs au Critics' Circle Award, et l'un des dix comédiens européens les plus accomplis à la Berlinale.

En 2013, on l'a vu dans quatre films plébiscités par la critique, témoignant de son éclectisme. FOR THOSE IN PERIL de Paul Wright, présenté au festival de Cannes, lui a valu le Scottish BAFTA du meilleur acteur. Puis, il a enchaîné avec SUNSHINE ON LEITH de Dexter Fletcher, d'après la comédie musicale éponyme, HOW I LIVE NOW

(MAINTENANT C'EST MA VIE), avec Saoirse Ronan, et BREAKFAST WITH JONNY WILKINSON, autour d'une bande de fanatiques de rugby.

On le retrouvera dans BYPASS de Duane Hopkins, où il campe un jeune Anglais défavorisé. Il a récemment fait ses débuts au théâtre dans «The Cement Garden» d'Ian McEwan. Dès l'âge de 10 ans, il interprétait Curly dans PETER PAN de P.J. Hogan. On l'a encore vu dans PRIVATE PEACEFUL, d'après le roman de Michael Morpurgo, et HUNKY DORY, avec Minnie Driver.

JOSEPH GILGUN / MIKE

Joe Gilgun a étudié l'art dramatique à la Laine Johnson Theatre School et à l'Oldham Theatre Workshop. Pour le petit écran, il s'est illustré dans «Shameless», «Emmerdale», «Misfits», «Hollyoaks» et «Coronation

Street». Il fait ses premiers pas au cinéma dans THIS IS ENGLAND de Shane Meadows, puis endosse le même rôle dans les séries THIS IS ENGLAND '86 et THIS IS ENGLAND '88. On l'a encore vu dans HARRY BROWN et LOCK OUT.



ANDREW SCOTT / GETHIN

Andrew Scott a tourné dans cinq longs métrages qui sortiront entre 2014 et 2015. On l'a vu récemment dans JIMMY'S HALL de Ken Loach, en compétition officielle au festival de Cannes, LOCKE, présenté à la Mostra de Venise et STAG, projeté au festival de Toronto. On le retrouvera dans VICTOR FRANKENSTEIN, avec James McAvoy et Daniel Radcliffe.

En avril 2014, il s'est produit sur scène dans «Birdland» de Simon Stephens, au Royal Court.

Pour la télévision, il s'est illustré dans «Legacy», «Dates», «The Town», «The Scapegoat», d'après Daphné du Maurier, «Blackout», avec Christopher Eccleston, «The Hour», avec Dominic West, et «Sherlock», qui a triomphé dans le monde entier.

On l'a encore vu dans «John Adams», avec Laura Linney et Paul Giamatti, et à

Broadway dans «The Vertical Hour» de David Hare, dans une mise en scène de Sam Mendes, qui lui a valu une citation au Drama League Award.

Il a fait ses débuts à l'âge de 17 ans dans KOREA.

Après avoir décroché un petit rôle dans IL FAUT SAUVER LE SOLDAT RYAN de Steven Spielberg, il a travaillé avec le grand metteur en scène Karel Reisz pour «Le long voyage vers la nuit», qui lui a valu un Independent Spirit of Life Award et une nomination à l'Irish Times Award. Puis, il partage l'affiche de NORA, avec Ewan McGregor, et THE AMERICAN, d'après Henry James, avec Diana Rigg et Matthew Modine, avant de faire ses débuts sur scène dans «Dublin Carol» de Conor McPherson, avec Brian Cox. On le retrouve ensuite dans FRÈRES D'ARMES, avec Michael Gambon.

Puis, il a incarné deux jumeaux dans «Dying City» de Christopher Shinn, au Royal court, cité au prix Pulitzer.

BEN SCHNETZER / MARK

Comédien passionné par son métier, Ben Schnetzer a incarné une grande diversité de personnages au cinéma, au théâtre et à la télévision. Il tourne actuellement dans WARCRAFT de Duncan Jones, d'après le célèbre jeu vidéo. Puis, il tournera dans PUNK'S DEAD, suite de SLC PUNK!, avec Michael Goorjian, Adam Pascal et James Duval.

On le retrouvera dans THE RIOT CLUB, d'après la pièce «Posh» de Laura Wade.

On l'a vu dans LA VOLEUSE DE LIVRES de Brian Percival, d'après Markus Zusak, avec Emily Watson, Geoffrey Rush et Sophie Nélisse. Il fait ses débuts au cinéma dans BEN'S PLAN, où il campe un adolescent dont la mère disparaît mystérieusement. Puis, il inscrit son nom au générique de HAPPY TOWN, série policière autour d'enlèvements qui se sont produits dans une petite ville du Minnesota.

Diplômé de la Guildhall School of Music and Drama, il s'est illustré dans «Oedipe Roi», «Comme il vous plaira», «Merrily We Roll Along» et «Widower's Houses». Il a fait ses débuts sur scène à l'âge de 11 ans. Il vit actuellement à New York.

FAYE MARSAY / STEPH

Faye Marsay a récemment joué dans la série FRESH MEAT, avec Jack Whitehall, Zawe Ashton et Joe Thomas.

Elle entame sa carrière au théâtre et, une fois diplômée de la Bristol Old Vic Theatre School, elle a obtenu le prix Spotlight tant convoité.

On l'a vue sur scène dans «The Good Soul of Szechuan», «Disco Pigs», et «Hard Times», ou encore «Peter Pan», «Hansel + Gretel» et «4.48 Psychosis».

Elle a joué dans la deuxième saison d'«Enquête Codées». On la retrouvera bientôt dans «Glue», nouvelle série imaginée par Jack Thorne («This Is England», «Skins», «The Fades»).

FREDDIE FOX / JEFF

Diplômé de la Guildhall School of Music and Drama, Freddie Fox a récemment donné la réplique à Rupert Everett dans «Le baiser de Judas». Il avait déjà endossé ce rôle dans une production de la pièce au Hampstead Theatre, puis en tournée.

Il tourne actuellement dans la série «Banana», avec James Murray, Julie Hesmondhalgh et Vincent Franklin. Il a achevé

récentement le tournage de VICTOR FRANKENSTEIN de Paul McGuigan, avec James McAvoy et Daniel Radcliffe.

On le retrouvera ensuite dans THE RIOT CLUB de Lone Scherfig, d'après la pièce «Posh», avec Ben Schnetzer, Max Irons, Douglas Booth et Jessica Brown Findlay.

On l'a vu dans le rôle du roi dans LES TROIS MOUSQUETAIRES de Paul W.S. Anderson, et ST TRINIAN'S 2, avec Colin Firth, David Tennant et Talulah Riley.

DERRIÈRE LA CAMÉRA

MATTHEW WARCHUS / RÉALISATEUR

Metteur en scène de théâtre, d'opéra et de cinéma, Matthew Warchus a travaillé pour la plupart des grandes troupes britanniques, y compris la Royal Shakespeare Company. Il a été directeur associé du West Yorkshire Playhouse et de l'Old Vic Theatre.

Il signe son premier long métrage, SIMPATICO, qui réunit Jeff Bridges, Nick Nolte, Sharon Stone et Albert Finney.

Pour le théâtre, il a notamment mis en scène «Matilda The Musical», à Broadway et dans le West End (7 Olivier Awards et 4 Tony), «Ghost : The Musical», «La Bête», à Broadway et dans le West End, «Piège mortel», dans le

West End, «The Norman Conquests», à Broadway et dans le West End (1 Tony), «Carnage», à Broadway et dans le West End (1 Tony), «Boeing Boeing», à Broadway et dans le West End (1 Tony), l'adaptation pour la scène du «Seigneur des Anneaux» qu'il a coécrite, dans le West End, «Fin de partie», «Our House» (1 Olivier Award), «True West», à Broadway, «Art», à Broadway et dans le West End (1 Olivier et 1 Tony), «Hamlet», «Henry V», «Volpone», «Beaucoup de bruit pour rien», dans le West End, «Trahissons conjugales», «La mort d'un commis-voyageur», «The Plough Beyond the Stars», «Le violon sur le toit» et «Qui a peur de Virginia Woolf?»

Pour l'opéra, on lui doit la mise en scène de «Falstaff» et «Cosi Fan Tutte» à l'English National Opera, et «La Carrière du libertin».

STEPHEN BERESFORD / SCÉNARISTE

Après une formation d'acteur à la Royal Academy of Dramatic Art, il signe sa première pièce, «The Last of the Hausmans», avec Julie Walters, Helen McCrory et Rory Kinnear, qui triomphe au National Theatre de Londres. PRIDE est son premier scénario pour le cinéma.

Le National Theatre lui a récemment confié l'écriture d'une deuxième pièce. Il s'est aussi attelé à la rédaction d'un nouveau scénario pour Pathé, d'une pièce pour le Donmar Warehouse, et d'une série télé pour NBCU Carnival.

DAVID LIVINGSTONE / PRODUCTEUR

Ancien président du marketing et de la distribution internationale chez Universal et Working Title Films, David Livingstone a supervisé le marketing, la publicité, les relations presse et la stratégie promotionnelle d'une centaine de longs métrages, comme QUATRE MARIAGES ET UN ENTERREMENT, TRAINSPOTTING, BILLY ELLIOT, ELIZABETH, VOL 93, JOHNNY ENGLISH, BEAN, et USUAL SUSPECTS.

Il a également dirigé le marketing de Polygram Filmed Entertainment pour le continent nord-américain.

Il a travaillé avec d'importants cinéastes comme les frères Coen, Paul Greengrass, Richard Curtis, Joe Wright, Edgar Wright, Brian Singer, Ron Howard, Jodie Foster et Tomas Alfredson. Désormais producteur, il produit ici son premier long métrage.

CAMERON McCracken / PRODUCTEUR EXÉCUTIF

Cameron McCracken est le directeur général de Pathé UK. Il siège au British Screen Advisory Council (Commission de Classification des Films du Royaume-Uni) et l'un des

directeurs de Screen Yorkshire. Après avoir enseigné le droit au Balliol College Oxford, il a exercé comme juriste spécialisé dans le cinéma pendant neuf ans, entre Londres, Paris, et Rome, avant de se lancer comme producteur indépendant. Il a assuré la coproduction ou la production exécutive d'une quarantaine de longs métrages, comme THE QUEEN, SLUMDOG MILLIONAIRE, THE DUCHESS et LA DAME DE FER.

CHARLOTTE WALTER / CHEF COSTUMIÈRE

Charlotte Walter est une chef-costumière souvent saluée pour son travail.

Elle a fait preuve de son éclectisme, en signant les costumes de films aussi divers qu'UN CŒUR INVAINCU de Michael Winterbottom, avec Angelina Jolie, WE ARE FOUR LIONS de

Chris Morris, SUBMARINE de Richard Ayoade et MARIAGE A L'ANGLAISE de Dan Mazer.

Son travail pour la télévision témoigne également de sa grande souplesse. Elle a remporté un BAFTA pour «Birdsong», d'après le roman de Sebastian Faulks. Elle a également été citée au BAFTA et au RTS Award pour «This Is England : 86», et «The Red Riding - 1980», d'après les romans de David Peace.

TAT RADCLIFFE / DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE

Chef-opérateur primé, Tat Radcliffe a fait ses débuts en éclairant des vidéo clips réalisés par Anton Corbijn, John Maybury et Johan Renck pour des groupes prestigieux

comme Nine Inch Nails, Depeche Mode, Coldplay et Primal Scream. Il a également signé la lumière de nombreux spots publicitaires pour Vodafone et Boots, réalisés par Dawn Shadforth, Dougal Wilson et Giuseppe Capotondi avec qui Radcliffe a fait équipe pour éclairer L'HEURE DU CRIME. Il a également signé la photo de THE SHADOW LINE de Hugo Blick, TOP BOY de Yann Demange, et '71 de Yann Demange.

SIMON BOWLES / CHEF DÉCORATEUR

Simon Bowles a reçu le prix des meilleurs décors décerné par la British Film Designers Guild pour WEEK-END ROYAL de Roger Michell, avec Bill Murray et Laura Linney : Bowles a reconstitué la propriété de Roosevelt dans la vallée de l'Hudson ... en Angleterre.

Tout récemment, BELLE d'Amma Asante, avec Gugu Mbatha-Raw, Tom Wilkinson, Miranda Richardson et Emily Watson, lui a donné l'occasion de concevoir des

décors de la société anglaise du XVIIIème siècle. Le film a d'ailleurs été largement salué pour la qualité de ses décors somptueux.

Il conçoit actuellement les décors de SPOOKS : THE GREATER GOOD, d'après la série-culte éponyme. Le film se déroule entre Londres, Berlin et Moscou et réunit au casting Kit Harrington, Peter Firth et Jennifer Ehle.

Diplômé de la Bristol Old Vic Theatre School, Bowles s'est tourné vers le cinéma au cours des années 80 et 90.





MELANIE ANN OLIVER / CHEF MONTEUSE

Melanie Oliver a fait ses débuts comme assistante monteuse, inscrivant son nom aux génériques d'UN ANGE À MA TABLE et PORTRAIT DE FEMME de Jane Campion, et LOADED d'Anna Campion. Puis, elle a monté des documentaires, des publicités pour la télévision, des courts et des longs métrages.

Fidèle collaboratrice de Tom Hooper, elle a récemment monté LES MISÉRABLES qui lui a valu une nomination à l'ACE Award. Elle a remporté un BAFTA pour la série LONGFORD, avec Jim Broadbent et Samantha Morton, et

elle a monté ELIZABETH I, qui lui a valu une citation à l'Emmy, THE DAMNED UNITED, avec Michael Sheen et Timothy Spall, et la série JOHN ADAMS, qui lui a encore valu des nominations à l'Emmy et à l'American Cinema Editors Eddie Award.

Par ailleurs, elle a monté JANE EYRE de Cary Fukunaga, ANNA KARÉNINE de Joe Wright, RENDEZ-VOUS À BRICK LANE de Sarah Gavron, CRÉATION de Jon Amiel, avec Paul Bettany et Jennifer Connelly, THE SPECIAL RELATIONSHIP de Richard Loncraine, avec Michael Sheen, Dennis Quaid, Hope Davis, et Helen McCrory, et AVANT D'ALLER DORMIR de Rowan Joffe.

CHRISTOPHER NIGHTINGALE / COMPOSITEUR

Christopher Nightingale est superviseur musical, orchestrateur et auteur de la musique additionnelle de «Matilda the Musical», qui lui a valu une nomination au Tony.

En 2013, il a également été nommé au Grammy pour avoir coproduit l'album de «Matilda».

Pour le théâtre, il a été superviseur musical, arrangeur et orchestrateur de «Ghost the Musical», coauteur de l'adaptation du «Seigneur des Anneaux», dont il a aussi été superviseur musical, arrangeur et orchestrateur. En 2009, il a été superviseur musical et arrangeur de la tournée anglaise et irlandaise de «Moonshadow» de Yusuf Islam. Il a été superviseur musical et co-arrangeur de «Bombay Dreams» d'Andrew Lloyd Webber, et

superviseur musical de «The Pet Shop Boys' Closer to Heaven». Il a été directeur musical de «Whistle Down The Wind» et d'«Oliver!», et assistant du directeur musical de «Miss Saigon». Pour la Royal Shakespeare Company, il a assuré la direction musicale de «The Plantagenets», «La Tempête», «La comédie des erreurs», «Orange mécanique», «The Plain Dealer», «Periclès», «Beaucoup de bruit pour rien», «Henry IV», «Some Americans Abroad», «Playing with Trains», «Dommage qu'elle soit une putain», et «Roméo et Juliette». Pour le cinéma, il a enregistré et dirigé les comédiens d'EVITA d'Alan Parker.

Enfin, il a dirigé le chœur de «Celebration», concert commémorant le 50ème anniversaire d'Andrew Lloyd Webber au Royal Albert Hall.

LISTE TECHNIQUE

UN FILM DE
SCÉNARIO
PRODUCTEUR
PRODUCTEURS EXÉCUTIFS

IMAGE
DÉCORS
CASTING
COSTUMES
MONTAGE
MAQUILLAGE & COIFFURE
MUSIQUE

MATTHEW WARCHUS
STEPHEN BERESFORD
DAVID LIVINGSTONE
CAMERON McCracken
CHRISTINE LANGAN
TAT RADCLIFFE
SIMON BOWLES
FIONA WEIR
CHARLOTTE WALTER
MELANIE OLIVER
NANCY STACEY
CHRISTOPHER NIGHTINGALE

LISTE ARTISTIQUE

CLIFF
HEFINA
JONATHAN
DAI
JOE
MIKE
GETHIN
MARK
REGGIE
STEPH
JEFF
SIAN
RAY
MAUREEN
MARGARET
MARION
MARTIN
GAIL
CARL
STELLA
ZOE
TONY
GWEN
GARY
RHODRI
ROWENA
JOHNNY
LEE

BILL NIGHY
IMELDA STAUNTON
DOMINIC WEST
PADDY CONSIDINE
GEORGE MACKAY
JOSEPH GILGUN
ANDREW SCOTT
BEN SCHNETZER
CHRIS OVERTON
FAYE MARSAY
FREDDIE FOX
JESSICA GUNNING
JOSHUA HILL
LISA PALFREY
LIZ WHITE
MONICA DOLAN
RHODRI MEILIR
NIA GWYNNE
KYLE REES
KARINA FERNANDEZ
JESSIE CAVE
MATTHEW FLYNN
MENNA TRUSSLER
JACK BAGGS
LEE SHEPHARD
MARY-ANN DYMOND
JOHNNY GIBBON
DYFAN DWYFOR